

Jean Delisle

L'ENSEIGNEMENT DE LA TRADUCTION
AU CANADA :
RÉTROSPECTIVE ET BILAN DE LA RECHERCHE¹

Il se fait beaucoup de recherches originales au Canada, tant en traduction littéraire et en terminologie, qu'en sociocritique et en théorie féministe de la traduction. Peu de chercheurs, toutefois, font de la pédagogie de la traduction leur domaine de recherche principal. Dans l'édition 2002-2003 du *Répertoire des membres* de l'Association canadienne de traductologie, je n'ai relevé que quatorze chercheurs qui font mention explicitement de ce champ de recherche, soit 12,5 % des membres canadiens². Il ne faudrait pas conclure pour autant que la pédagogie de la traduction est le Sahara de la traductologie. Loin de là. Il suffit de consulter les revues *Meta* ou *TTR* pour se rendre compte que les traductologues canadiens sont loin de se désintéresser des questions d'ordre pédagogique. Après tout, ne dénombre-t-on pas au pays une douzaine de programmes de formation de traducteurs? On peut se demander, cependant, si les formateurs s'interrogent suffisamment sur l'efficacité réelle de leurs pratiques pédagogiques.

L'«école canadienne»

À la suite de Jean-Paul Vinay, on peut parler d'une «école canadienne» en matière de formation de traducteurs, comme on parle d'une «école de peinture». Selon lui, les pédagogues au pays partageaient dès 1957, date où il a évoqué pour la première fois l'existence de cette école, une façon commune d'aborder la problématique générale de la formation des traducteurs. Chercheurs et enseignants utilisaient alors «un même vocabulaire, des démarches comparables et une technique de présentation unifiée, [ce qui] constitue [...] un *corpus* de recherche qui formera, espérons-nous, les bases d'une "école de Montréal" ou plus largement, d'une "école canadienne" de la traduction» (Vinay 1957 : 148). En écrivant ces lignes un an avant la parution de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Jean-Paul Vinay pensait évidemment à la démarche comparative, «instrument d'analyse et de pensée» qu'il souhaitait voir devenir un «instrument pédagogique» au service de l'enseignement des langues et de la traduction au pays (*ibid.*).

Une cinquantaine d'années plus tard, on peut affirmer que cette «école canadienne» existe bel et bien. Avec les années, elle s'est consolidée et se caractérise toujours par un

nombre important de travaux de recherche, d'études et de manuels qui privilégient la démarche comparative ou «néo-comparative» (Larose 1994 : 250; Delisle 1996 : 31-33). Mais il y a plus. Cette «école canadienne» se distingue aussi et surtout :

- par le désir des enseignants comme des théoriciens de rester près des réalités langagières, de ne pas se complaire dans les abstractions détachées de la pratique du métier de traducteur;
- par les liens étroits que les formateurs entretiennent avec la profession dans son ensemble;
- par la distinction très nette établie dès la création des premiers programmes entre enseignement des langues et enseignement de la traduction;
- par la distance prise très tôt aussi à l'égard des théories linguistiques peu utiles pour former des traducteurs;
- par la création de deux filières distinctes pour la formation des traducteurs et celle des interprètes;
- par l'intégration rapide dans les programmes de cours de terminologie, de rédaction et d'initiation aux aides informatisées à la traduction;
- par la mise sur pied de stages pratiques pour les étudiants (l'Université Laval étant la première à créer de tels stages dès les années 70);
- par le grand nombre d'ouvrages correctifs et normatifs sur les anglicismes, les impropriétés de langue, le style, etc. Il suffit de songer aux publications d'auteurs tels que Jacqueline Bossé-Andrieu, Gilles Colpron, Gérard Dagenais, Jean Darbelnet, Robert Dubuc, Jean-Marie Laurence. Le contexte sociolinguistique particulier du Canada favorise la multiplication de ce genre d'ouvrages.

Il y a lieu de rappeler ici le rôle novateur joué par l'Université de Montréal dans l'inclusion de la terminologie dans les programmes de formation de traducteurs et la création de la banque de terminologie connue aujourd'hui sous le nom de Termium. Il faut saluer le travail admirable des pionniers qui ont été les principaux artisans de ces réalisations : André Clas, Bruno Couture, Robert Dubuc, Marcel Paré. Le dynamisme qui caractérise l'«école canadienne» tient en grande partie à l'esprit de dialogue et de collaboration qui règne entre les formateurs universitaires, les traducteurs de métier (qui acceptent des charges de cours),

les associations professionnelles (ex. : le service de mentorat de l'OTTIAQ s'adressant aux traducteurs débutants et les cours de perfectionnement par correspondance de l'ATIO destinés aux étudiants des écoles de traduction), les services de traduction (qui accueillent des stagiaires) et les grands organismes donneurs d'ouvrage (ex. : l'entente de partenariat avec le Bureau de la traduction, dont je reparlerai plus loin).

Bien que le tableau soit positif dans l'ensemble, il ne faudrait pas croire qu'il n'y a jamais eu de divergences de vue entre les formateurs et les milieux professionnels. Quelques préjugés subsistent encore de part et d'autre, mais ils tendent à s'estomper. Certains traducteurs en exercice (de moins en moins nombreux, il faut le dire), mal renseignés, croient encore que les cours universitaires se cantonnent dans la spéculation théorique et sont coupés des «vraies réalités» vécues dans les services de traduction. Croire encore cela de nos jours, c'est évidemment méconnaître les transformations parfois radicales qu'ont subies les programmes de formation depuis trente-cinq ans et ignorer que la majorité des écoles organisent des stages en milieu de travail à l'intention de leurs étudiants et qu'une forte proportion du personnel enseignant se compose de chargés de cours qui exercent le métier de traducteur ou de réviseur professionnel. Les formateurs universitaires, pour leur part, ont peut-être tendance à surestimer la compétence à traduire des diplômés au terme de leurs études et à sous-estimer les attentes et les exigences élevées du marché du travail. Déceler et développer l'aptitude à la traduction ne suffit peut-être plus lorsque le marché exige des traducteurs quasi autonomes dès l'embauche. Les lois économiques sont implacables. Quant aux étudiants, les premiers concernés, ne doivent-ils pas, dès le début de leur apprentissage, prendre conscience en toute lucidité de leurs carences linguistiques et de leur manque relatif de connaissances générales et tâcher par tous les moyens d'y remédier? Formateurs et employeurs sont unanimes à reconnaître cette double lacune chez les stagiaires comme chez certains nouveaux diplômés. Au lieu de chercher les responsables de cet état de fait, ne vaut-il pas mieux s'attaquer vigoureusement à remédier à la situation par tous les moyens possibles?

Cela dit, il reste que les employeurs (grands organismes publics, entreprises privées, cabinets ou agences de traduction) embauchent année après année les diplômés qui sortent de nos écoles. Il faut donc en conclure que les jeunes recrues sont douées d'une étonnante

capacité d'adaptation et que la majorité d'entre elles finissent par donner satisfaction à leurs employeurs à plus ou moins brève échéance. Et donner satisfaction, à l'heure de la mondialisation des marchés c'est être productifs et rentables, mots fétiches de l'économie moderne.

Dès lors, le danger qui guette les formateurs est de verser dans la complaisance et l'autosatisfaction en croyant que tout est parfait dans le meilleur des mondes. Que, par conséquent, sont des empêcheurs de tourner en rond ceux qui osent prétendre que tout n'a pas été dit en pédagogie de la traduction, qu'il est permis de remettre en question certaines pratiques pédagogiques et qu'il est possible d'améliorer l'efficacité des programmes. Tout universitaire ne doit-il pas être à sa façon un empêcheur de tourner en rond? Ne doit-il pas s'adonner à un incessant réexamen constructif des hypothèses, théories, méthodes ou pratiques de sa discipline au risque, s'il ne le fait pas, de faillir à sa tâche?

Si, du strict point de vue de la recherche *de fond* en pédagogie de la traduction le bilan est plutôt mince, malgré quelques travaux dignes de mention et dont je ferai état plus loin, le tableau des réalisations et des innovations pédagogiques est, dans l'ensemble, impressionnant. Quatre initiatives méritent d'être citées en raison de leur caractère novateur. La première est le certificat de traduction à distance instauré à l'instigation de Marie-Christine Aubin au Collège universitaire de Saint-Boniface (Manitoba). Grâce à Internet, des étudiants habitant dans des localités isolées ou encore à l'étranger peuvent désormais suivre des cours de traduction sur ce «campus virtuel» (Aubin 1998). La deuxième initiative est une expérience de téléenseignement entre l'École de traduction de l'Université York (Toronto) et celle de l'Université d'Ottawa. Un cours de maîtrise en histoire de la traduction a été donné à l'hiver 1998 par l'auteur de ces lignes simultanément à des étudiants de ces deux institutions. Il est trop tôt pour dire si le téléenseignement a un avenir en traduction, mais cette nouvelle technologie mérite d'être explorée, car tous les espoirs sont permis si les universités parviennent à débloquer les fonds nécessaires afin que les ressources techniques soient à la hauteur des besoins des professeurs et des attentes des étudiants.

La troisième initiative est l'entente de partenariat que le Bureau de la traduction a signé en 1999 avec cinq universités membres de l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET) – Concordia, McGill, Montréal, Ottawa et Trois-Rivières. En vertu de cet accord,

les étudiants satisfaisant à certains critères d'admissibilité, participent à un stage pratique de traduction où l'encadrement est assuré par le personnel du Bureau de la traduction et pour lequel ils reçoivent des crédits, comme pour un cours normal. Pendant treize semaines, ils doivent fournir des traductions de qualité dans un délai prescrit. Des encadreurs (traducteurs ou réviseurs) du Bureau révisent les textes traduits et évaluent la prestation des étudiants. Ceux-ci ont la possibilité de faire deux stages. Durant le premier, il leur faut traduire 700 mots par semaine; dans le second, ce nombre passe à 1000. Cette formule de partenariat présente le double avantage de préparer la relève en axant la formation sur les besoins actuels et prévisibles du marché et de faciliter l'insertion des diplômés sur le marché du travail.

Enfin, la quatrième innovation en pédagogie de la traduction est le cd-rom multimédia et multilingue sur l'histoire de la traduction que j'ai produit avec un informaticien. Les applications pédagogiques des nouvelles technologies se multiplient dans tous les domaines, et la traduction n'est pas en reste. Ce cd-rom, appelé Didak, le premier du genre en enseignement de la traduction, est utilisable *avant*, *pendant* ou *après* les séminaires hebdomadaires. Il est beaucoup plus qu'un simple cahier d'étudiant numérisé. Son contenu, principalement français et anglais, fait une place grandissante à allemand et à l'espagnol. Outre le plan détaillé d'un cours d'histoire de la traduction en Occident et au Moyen-Orient et des suggestions de travaux de recherche pour les étudiants, le cd-rom renferme une vingtaine de diaporamas (qui peuvent être visionnés sur fond musical) portant sur diverses périodes de l'histoire de la traduction, des livres complets (dont l'*Anthologie sur la manière de traduire* de Paul A. Horguelin), des résumés (*abstracts*) et des comptes rendus, des thèses, des articles, des chronologies, de nombreux répertoires de traducteurs, des traductions, des portraits de traducteurs et d'interprètes, des glossaires, des notices biographiques, un volumineux dictionnaire de citations sur la traduction et son histoire, des bibliographies comportant des milliers de titres, un tableau-synthèse des deux grandes manières historiques de traduire (cibliste / sourcière), environ vingt-cinq tests comportant plus de deux cent cinquante questions de type objectif avec possibilité d'auto-évaluation, une quinzaine de présentations PowerPoint, un vidéo, etc. Ce cd-rom multimédia offre aussi une fonction recherche (dans tous les modules), l'accès direct à Internet et une aide en ligne. En constante évolution, il est à la fois un instrument pédagogique et un ouvrage de référence³.

La recherche en pédagogie de la traduction au Canada se fait dans tous les domaines, depuis l'évaluation en contexte d'apprentissage jusqu'aux applications des nouvelles technologies informatiques (téléenseignement, cours donnés par Internet ou par correspondance et cd-rom multimédia). Que de chemin parcouru depuis 1936!...

Les pionniers

Faut-il rappeler que tout a commencé cette année-là, à l'Université d'Ottawa, berceau de l'enseignement de la traduction professionnelle au pays? L'initiative était venue d'un traducteur de métier, Pierre Daviault, alors réviseur à la Division des débats parlementaires. Il avait proposé aux autorités de l'Université de créer un cours de traduction professionnelle s'échelonnant sur deux ans, cours qu'il a donné lui-même pendant plus de vingt-cinq ans. Les candidats qui abandonnaient leurs études au bout d'un an recevaient un certificat de 2^e classe. Ceux qui persévéraient jusqu'à la fin de la deuxième année obtenaient un certificat de 1^{re} classe⁴. Que le coup d'envoi de la formation de traducteurs ait été donné par un traducteur de métier n'est peut-être pas étranger au fait que l'évolution de la formation universitaire s'est produite, comme je l'ai dit plus haut, en étroite collaboration avec la profession⁵.

Quand on retrace l'histoire de l'enseignement de la traduction au pays, il faut marquer d'une pierre blanche l'année 1958, date de la publication de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet. Cet ouvrage remarquable fut la première réalisation d'envergure en pédagogie de la traduction, non seulement au pays, mais dans le monde. Le succès non démenti de cet ouvrage, internationalement connu, trouve une confirmation supplémentaire dans la traduction anglaise qu'en ont fait Juan C. Sager et M.-J. Hamel, traduction publiée en 1995 chez John Benjamins (Amsterdam). Malgré les critiques, parfois justifiées, souvent exagérées, dont il a fait l'objet, ce classique, tantôt présenté comme une théorie de la traduction, tantôt comme un manuel, tantôt comme une méthode de traduction, tantôt comme un recueil de recettes a, indépendamment de l'étiquette qu'on lui accole, largement contribué à asseoir l'enseignement pratique de la traduction sur des bases solides. Un de ses grands mérites est d'avoir fourni une première terminologie claire et simple, pour analyser le phénomène de la traduction et faciliter d'autant la tâche des

enseignants et des apprentis traducteurs. Une fois de plus, notre discipline a eu la chance, c'est du moins mon avis, que les deux coauteurs de cet ouvrage fondamental, aient été soucieux de faire le pont entre la théorie et la pratique, mais sans se détacher des réalités textuelles, des faits concrets de langue. Jean-Paul Vinay, tout comme Jean Darbelnet, a affirmé et réaffirmé dans ses écrits que la principale raison d'être d'une théorie de la traduction est de faciliter l'acte de traduction (Vinay 1975a : 17). Aucun autre auteur n'a souhaité avec autant de force l'élaboration d'une «théorie didactique» de la traduction. En font foi ces quelques citations glanées dans ses écrits :

– «*I think that the chief, if not exclusive, aim of translation theory, should be to help translators in their work*» (Vinay 1991 : 157)

– «*Yet the whole purpose of establishing a theory is to be able eventually to apply it, [...]*», (Vinay 1975b : 36).

– «*Translation theory should, first of all, support translators in their quest for a good translation, serving as translators' beacon and guide, [...]*» (Vinay 1991 : 159).

– «*[L]a réflexion langagière ne vient pas spontanément à l'esprit : il faut qu'on nous en montre le chemin, et c'est pourquoi la réflexion théorique est indispensable*» (Vinay 1981 : 10).

– «*I have tried [...] to raise doubts about the usefulness of theoretical works on translation which do not bring to bear upon precise and clearly defined language phenomena, with numerous examples relating to two given languages*» (Vinay 1975b : 37).

– «*[L]'un des buts d'une théorie est l'élaboration d'une praxis qui en applique les prolégomènes*» (Vinay 1981 : 11).

– «*[T]heory for me is the springboard for practice*» (Vinay 1991 : 157).

Il faut reconnaître que Jean-Paul Vinay a le grand mérite d'avoir placé la réflexion sur la traduction au niveau d'abstraction qu'il convenait de donner à cette pratique qui est, comme

la guerre, un art tout d'exécution, comme le pensait son collègue et collaborateur Jean Darbelnet :

– «On peut se demander si l'opération traduisante est suffisamment complexe pour justifier, au niveau du 1^{er} cycle universitaire, une théorie très poussée. [...] [La guerre est un art simple et tout d'exécution.] Il est permis de penser qu'il en est de même de la traduction. Peut-être serions-nous sur un terrain plus solide et plus accessible aux jeunes esprits peu réceptifs aux abstractions, si au lieu de penser théorie, on pensait principes» (Darbelnet 1981 : 265).

– «J'ai dit [...] que je fais peu de cas de la théorisation, mais j'ai en même temps reconnu qu'il est normal et même nécessaire de réfléchir à ce qu'on fait, donc à ce qu'on enseigne, et, par conséquent, de s'élever du particulier au général, ce qui implique pour le moins un rudiment de réflexion théorique. Ceci dit, je suis quand même enclin à considérer que les théories contiennent une grande part de subjectivité et qu'elles ne s'enchaînent pas cumulativement, comme c'est le cas pour les découvertes scientifiques. C'est pourquoi je trouve plus pertinent de dégager des principes, qu'on peut cerner et concrétiser, et dont l'application est facile à vérifier et à juger» (Darbelnet 1984 : 271).

Pour Vinay et Darbelnet, la théorie se confond plus ou moins avec une méthodologie. Et, pour enseigner la traduction d'une manière «raisonnée», c'est peut-être tout ce qu'il faut, au fond. Quoi qu'il en soit, l'«école canadienne» de traduction porte indéniablement l'empreinte de ses trois pionniers : Pierre Daviault (1899-1964), Jean Darbelnet (1904-1994) et Jean-Paul Vinay (1910-1999). Si, en 1936, Daviault a, pour ainsi dire, ouvert le front de l'enseignement pratique et de la collaboration avec le milieu professionnel, Vinay et Darbelnet, quant à eux, ont ouvert en 1958 celui de la réflexion méthodologique, d'aucuns diront théorique.

Je crois pouvoir affirmer que *La Traduction raisonnée* (1993), ce manuel d'initiation à la traduction générale structuré autour d'objectifs d'apprentissage clairement définis, s'inscrit dans la continuité du travail des pionniers qu'ont été Daviault, Darbelnet et Vinay. La deuxième édition revue et augmentée de ce manuel est parue en 2003. Jean Darbelnet avait intitulé un article publié dans *Meta* en 1969 : «La traduction raisonnée». En lui empruntant ce titre pour notre manuel, nous rendons hommage à ce pionnier de la linguistique différentielle et de l'enseignement de la traduction au Canada. Dans son article, l'auteur se proposait «d'examiner en quoi cette discipline [la linguistique différentielle] peut contribuer

à la formation du traducteur» (Darbelnet 1969 : 135). *La Traduction raisonnée* vise aussi à former des traducteurs, mais ce manuel n'est pas, *stricto sensu*, un ouvrage de linguistique différentielle ni un traité de stylistique comparée. Bien que la méthode comparative ait le mérite de faire découvrir le non-parallélisme structural des langues confrontées et la façon dont chaque langue découpe la réalité, mes objectifs d'apprentissage portent sur des difficultés récurrentes de traduction telles qu'elles se présentent *a)* dans des textes pragmatiques, *b)* à des apprentis traducteurs. C'est pourquoi j'ai dû «atomiser» les difficultés de traduction en les présentant séparément dans des objectifs spécifiques d'apprentissage.

La Traduction raisonnée se situe, en fait, entre les exercices comparatifs de mots isolés et les simples recueils de textes à traduire. L'ouvrage isole, présente et illustre un ensemble de difficultés concrètes qu'éprouvent ceux qui s'initient à l'art exigeant de la traduction. Apprendre à traduire c'est apprendre à aborder un texte de manière «raisonnée», c'est découvrir progressivement tout ce qu'exige le transfert du sens d'un texte d'une langue dans une autre, opération plus difficile qu'il n'y paraît à première vue. Rappelons que dans l'activité mentale du traducteur, il entre une part inévitable de comparaison à l'étape de la vérification de l'adéquation des équivalences, sans que l'on puisse dire pour autant que la démarche cognitive du traducteur est de nature comparative. Cette démarche est essentiellement interprétative et exige incontestablement un talent pour l'expression écrite. Un enseignement structuré autour d'objectifs d'apprentissage précis et présentés dans un ordre progressif – originalité de ce manuel de traduction – évite aux futurs traducteurs bien des tâtonnements inutiles. Il est en tous cas beaucoup plus efficace qu'une méthode d'enseignement qui consiste simplement à traduire collectivement un texte. J'ai toujours estimé, et cela depuis mes études en traduction en 1968, que faire de la traduction en groupe et aborder les problèmes de traduction au hasard des textes ce n'est pas «enseigner» la traduction. Cette méthode, si tant est que l'on puisse parler de «méthode», est contraire à tous les principes pédagogiques reconnus.

Le virage linguistique national

Les années 1970 et 1980 ont vu se multiplier les programmes de formation. Je me contenterai ici de renvoyer à l'introduction de l'instrument de recherche que j'ai publié en 1987, *La*

Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984 (Delisle 1987a). Les données statistiques que j'y ai analysées sur les associations professionnelles, les publications, la formation et les colloques montrent que nous assistons au cours de cette période cruciale à une véritable explosion, en particulier dans le domaine de la formation de traducteurs. Les programmes se multiplient à un rythme effarant, surtout dans les années 70. D'un bout à l'autre du pays, on met en place des centres de formation de traducteurs pour satisfaire les besoins d'un marché en pleine ébullition. Cette croissance exponentielle du marché de la traduction découle directement du «virage linguistique national» de 1969. Cette année-là, on s'en souviendra, le Parlement canadien, l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick et l'Assemblée législative du Québec (on ne parlait pas encore d'Assemblée nationale) ont adopté une loi à caractère linguistique (Delisle 1987a : 85). Ces trois lois eurent d'énormes répercussions sur le marché de la traduction et, par ricochet, sur la formation des traducteurs. Entre 1968 et 1984, soit en une quinzaine d'années, un nouveau programme de traduction voit le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise tous les quatre ans. C'est dire l'effervescence qui régnait à l'époque en pédagogie de la traduction.

Les événements se bousculaient. Les universités devaient répondre rapidement à la forte demande du marché et bâtir des programmes axés sur la pratique. On n'a pas tardé à comprendre qu'on ne forme pas un traducteur avec des cours de linguistique transformationnelle, mais plutôt avec des cours visant à consolider les langues de départ et d'arrivée, des cours pratiques de traduction (générale et spécialisée), cours qui, dans le meilleur des cas, sont enrichis d'une réflexion théorique, autrement dit des cours de «traduction raisonnée», des cours de culture générale (pour la raison évoquée plus haut), des cours de documentation, de terminologie et de lexicologie et, enfin, des cours de rédaction, car tout traducteur doit réunir les qualités d'un bon rédacteur (s'il traduit des textes pragmatiques) et les qualités d'un écrivain (s'il a l'ambition de faire de la traduction littéraire). Des cours destinés à initier les étudiants aux divers outils informatiques d'aide à la traduction viendront s'ajouter à ce tronc commun dans les années 80 et 90.

Au milieu de cette effervescence, on a négligé, faute de temps sans doute, la formation des formateurs. On semble avoir tenu pour acquis que si l'on sait traduire on sait ipso facto

enseigner à traduire. L'expérience prouve qu'il n'en est rien et j'ai souvent remarqué que les enseignants qui se montrent indifférents, dédaigneux voire hostiles à l'égard de la pédagogie sont bien souvent ceux qui en auraient le plus besoin... Quel que soit le niveau, dès qu'il y a enseignement, il y a pédagogie, et la pédagogie n'a rien à voir avec un catalogue de «recettes». Elle n'est pas non plus un ensemble de techniques réservées à l'éducation des enfants, comme on le pense à tort sans doute en raison de l'étymologie du mot. La pédagogie, c'est fondamentalement *l'adéquation entre l'acte professionnel d'enseigner et les objectifs poursuivis par l'enseignement*. Et quoi qu'en pensent les sceptiques, ces techniques s'apprennent et, bien appliquées, elles facilitent les apprentissages. Quelles sont-elles ces techniques? En voici une dizaine, à titre d'exemples :

Techniques pédagogiques

Comment bâtir un cours

Comment présenter un plan de cours

Comment planifier des objectifs

Comment choisir une méthode d'enseignement

Comment appliquer les techniques de rétroaction en classe

Comment appliquer l'évaluation formative

Comment confectionner un tableau de spécifications

Comment procéder à l'évaluation sommative

Comment rédiger un examen de type traditionnel ou à choix multiple

Tout professeur soucieux d'efficacité pédagogique doit connaître ces techniques et savoir les appliquer. De par ses fonctions, n'est-il pas un spécialiste de la communication? Je me permets de renvoyer à un article que j'ai consacré à ce sujet et dans lequel j'ai tâché de montrer l'importance de structurer l'enseignement de la traduction autour d'objectifs d'apprentissage clairement circonscrits : «Définition, rédaction et utilité des objectifs d'apprentissage en enseignement de la traduction» (Delisle 1998)⁶.

Pour amorcer une réflexion sur la formation des formateurs et les techniques pédagogiques appliquées à l'enseignement de la traduction, j'ai proposé au milieu des années 1980 de créer, au niveau des études de maîtrise, un cours de pédagogie de la traduction, cours que je donne depuis sa création en 1984. C'est, à ma connaissance, le seul du genre

à figurer dans un programme de formation de traducteurs. Je l'oriente résolument sur la formation de futurs formateurs.

Un doctorat en traductologie

Dans ce bilan de la recherche, je ne peux pas passer sous silence la création, à l'Université d'Ottawa, du premier Doctorat en traductologie (*Ph.D in Translation Studies*) offert au pays. Ce doctorat fut inauguré le 9 septembre 1997 par un séminaire sur l'historiographie de la traduction. Pourquoi avoir créé ce doctorat et quel en est la finalité? Pour répondre à cette double question, je citerai un extrait des «renseignements généraux» communiqués aux candidats désireux de s'y inscrire :

Le programme de doctorat en traductologie vise principalement à former des spécialistes ayant les compétences requises pour l'enseignement universitaire et la recherche. La traduction étant également une activité professionnelle, le programme a aussi comme objectif secondaire de pourvoir les grands cabinets de traduction de personnes compétentes pour diriger leurs services internes de formation et de recherche. Ses deux grands champs d'études sont :

1. la théorie de la traduction, regroupant, entre autres, la théorie proprement dite, l'histoire de la traduction et la pédagogie de la traduction;
2. la lexicologie et la terminologie orientées vers la traduction, regroupant, entre autres, les théories lexicologiques et terminologiques, la lexicographie et la terminographie, les outils informatiques d'aide à la traduction. [...]

La traduction étant une discipline interdisciplinaire, le programme de doctoral en traductologie est donc de nature interdisciplinaire⁷.

L'Université de Montréal offre aussi maintenant un doctorat en traductologie. Je vois dans la création de ces doctorats (les deux seuls au pays), le signe d'une triple maturité : *a)* maturité du champ des études traductologiques; *b)* maturité des programmes universitaires de formation; et *c)* maturité de la profession toute entière qui, faut-il le rappeler, a été officiellement reconnue par trois gouvernements provinciaux – l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et le Québec – qui ont accordé aux traducteurs, aux terminologues et aux interprètes de ces provinces les titres réservés de «traducteur agréé» (trad. a.), de

«terminologie agréé» (term. a.) et d'«interprète agréé» (int. a.). Ces titres réservés, qui font la fierté des traducteurs professionnels et l'envie de leurs collègues étrangers, sont la reconnaissance d'une compétence professionnelle pleinement assumée. Dans le domaine de la formation universitaire, il convenait d'ajouter aux diplômes existants de premier et de deuxième cycle un diplôme de troisième cycle. Ce qui distingue le doctorat en traductologie du baccalauréat et de la maîtrise, c'est évidemment sa composante recherche. Ce diplôme reconnaît à ses détenteurs une compétence à la recherche et, souhaitons-le, à enseigner la traduction. Certains candidats à ce doctorat en traductologie ont choisi des sujets de recherche en pédagogie de la traduction. La toute première thèse soutenue à l'Université d'Ottawa en 2001, celle de Malcolm Williams, portait précisément sur l'évaluation des traductions. Elle a valu à son auteur le Prix Vinay-Darbelnet de l'Association canadienne de traductologie.

Par ailleurs, les deux principales revues de traductologie au pays, *Meta* et *TTR*, ont consacré quelques numéros spéciaux à l'enseignement de la traduction. La première en a publié quatre sur une période de quarante ans environ, le dernier remontant à juin 1988. Sa production avait été confiée au regretté Robert Larose. La revue *TTR*, dont le premier numéro est paru il y a quinze ans (1988), en a publié un en 1992, «La pédagogie de la traduction : questions actuelles». Jane Koustas en avait assumé la direction. Ces deux revues de traduction s'intéressent donc à la pédagogie de la traduction en moyenne une fois tous les dix ans... Il faut dire, en toute honnêteté, qu'elles publient régulièrement des articles sur divers aspects de l'enseignement de la traduction. Il serait intéressant d'analyser le contenu de tous ces numéros spéciaux et les articles isolés consacrés à l'enseignement pour suivre l'évolution de la pensée pédagogique au pays et voir dans quelle mesure ces écrits confirment les tendances de fond de l'«école canadienne», s'en écartent ou explorent de nouvelles avenues.

Trois collections universitaires

Ce tableau de la recherche en pédagogie de la traduction au Canada serait incomplet si j'omettais de mentionner la création, aux Presses de l'Université d'Ottawa, de trois collections faisant une large place à la pédagogie de la traduction. Il y a vingt-cinq ans, j'ai

fondé à ces Presses la collection «Cahiers de traductologie». Sur les neuf titres parus au cours de ses neuf années d'existence (1979-1988), cinq se rapportent à l'enseignement, si l'on inclut dans cette catégorie deux répertoires bibliographiques conçus comme ouvrages de référence au service des étudiants en traduction :

- 1979** *Guide bibliographique du traducteur, rédacteur et terminologue / Bibliographic Guide for Translators, Writers and Terminologists, J. Delisle et L. Albert*
- 1980** *L'Analyse du discours comme méthode de traduction, J. Delisle*
- 1981** *L'Enseignement de l'interprétation et de la traduction : de la théorie à la pédagogie, J. Delisle (dir.)*
- 1984** *La Traduction : l'universitaire et le praticien, A. Thomas et J. Flamand (dir.)*
- 1987** *Bibliographie du traducteur / Translator's Bibliography, collectif des professeurs de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa*

En 1993, ces «Cahiers de traductologie» furent remplacés par la collection «Pédagogie de la traduction» / «Didactics of translation», consacrée plus spécifiquement à la publication de manuels destinés à la formation de traducteurs et d'interprètes. Un sondage que j'avais mené auprès des professeurs de traduction au pays m'avait convaincu de la nécessité de créer cette nouvelle collection. Trente professeurs environ avaient aimablement répondu à mon questionnaire et tous avaient alors manifesté beaucoup d'enthousiasme pour cette initiative, estimant que nous avions besoin effectivement de manuels de traduction adaptés aux principales matières de nos programmes de formation de traducteurs. J'avais reçu une bonne vingtaine de propositions concrètes de manuscrits. Dix ans plus tard, je les attends toujours... Optimiste de nature, je ne désespère pas et je me réjouis de constater que certains auteurs ont publié des manuels chez d'autres éditeurs canadiens ou étrangers (v. plus loin). Malgré tout, j'ai néanmoins réussi, en sollicitant des manuscrits auprès d'auteurs étrangers et en rédigeant moi-même, à faire paraître à ce jour quatre titres dans cette collection, soit un tous les deux ans environ. Sont déjà parus :

- 1993** *La Traduction raisonnée*, J. Delisle (2^e éd., 2003)
1995 *Les Traducteurs dans l'histoire / Translators through History*, J. Delisle et J. Woodsworth (dir.)⁸
1996 *Teaching Translation from Spanish to English*, A. B. Lonsdale (Barcelone)
2002 *Computer-Aided Translation Technology. A Practical Introduction*, L. Bowker

Enfin, la troisième collection, «Regards sur la traduction» / «Perspectives on Translation», créée en 1997, regroupe des ouvrages de réflexion et de synthèse des connaissances théoriques ou pratiques sur la traductologie. Elle couvre les domaines suivants : théorie, histoire, méthodologie, enseignement (à l'exception des manuels), lexicologie, terminologie, interprétation. Sur la quinzaine de titres parus depuis 1997 dans cette collection, dont plusieurs en coédition avec Artois Université Presses (Arras), deux traitent de pédagogie de la traduction :

- 1998** *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*, J. Delisle et H. Lee-Jahnke (dir.)
2003 *La Formation à la traduction professionnelle*, G. Mareschal et al. (dir.)

Ce bilan des ouvrages parus dans ces collections universitaires⁹ me semble encourageant. Le nombre des titres traitant de pédagogie va en augmentant.

Il convient de faire mention ici des publications de la maison d'édition Linguatex (Brossard) fondée il y a vingt-cinq ans environ. Cet éditeur privé a mis sur le marché plusieurs ouvrages qui trouvent leur utilité en traduction, en révision et en terminologie et qui, de par leur nature, leur conception et leur orientation, confirment l'existence d'une «école canadienne» de traduction. Citons les titres suivants, dont certains sont des rééditions ou des traductions :

- 1977** *Pratique de la traduction – Version générale*, P. A. Horguelin et J.-P. Bédard
1978 *Pratique de la révision*, P. A. Horguelin (2^e éd. avec L. Brunette, 1998)
1979 *Manuel pratique de la terminologie*, R. Dubuc (2^e éd. 2002)
1981 *Anthologie de la manière de traduire*, P. A. Horguelin
1986 *La Traduction technique – Principes et pratique*, C. Bédard

- 1987** *Guide d'enseignement de la traduction technique*, C. Bédard
1994 *La Traduction médicale – Une approche méthodique*, M. Rouleau
1997 *Terminology: A Practical Approach*, R. Dubuc (adapté par E. Kennedy)
1999 *Le français scientifique – Guide de rédaction et de vulgarisation*, J. Leclerc
2000 *Initiation à la traductique*, M.-C. L'Homme
2001 *Initiation à la traduction générale*, M. Rouleau

Cet éditeur a aussi publié plusieurs ouvrages sur les langues de spécialité (la publicité, le droit, les sciences et les techniques, le papier), des ouvrages correctifs (*En français dans le texte*, R. Dubuc, 2000; *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec? – La préposition vue par un praticien*, M. Rouleau, 2002) et divers vocabulaires. Certaines initiatives de traducteurs professionnels méritent également d'être mentionnées, notamment, le *Lexique analogique*, de Jacques Dubé (Ottawa, Bureau de la traduction, 1997), le manuel de révision de Brian Mossop, *Revising and Editing for Translators* (Manchester, St. Jerome, 2001), le *Dictionnaire des cooccurrences*, de Jacques Beauchesne (Montréal, Guérin, 2001) et les *Mots de tête – Chroniques impertinentes sur les tabous de notre langue*, de Frèdelin Leroux fils (Ottawa, Les Éditions David, 2002).

Manuels et métalangage

Avant de conclure cette rétrospective de la recherche en pédagogie de la traduction au pays, j'aimerais présenter brièvement une étude qui a porté sur le métalangage de l'enseignement de la traduction. L'idée de cette recherche m'est venue à la suite d'une analyse effectuée en 1992 sur les manuels de traduction (Delisle 1992). J'avais alors dressé un inventaire des manuels publiés depuis la Deuxième Guerre mondiale, soit depuis l'apparition des grandes écoles de traduction et d'interprétation dans le monde, et recensé une bonne cinquantaine de manuels publiés en Angleterre, au Canada et en France. Je n'avais tenu compte ni de la qualité des manuels du point de vue pédagogique ni du fait qu'ils soient utilisés en didactique des langues ou en enseignement de la traduction professionnelle. Pourquoi me suis-je intéressé aux manuels? Parce que c'est un des lieux privilégiés où s'effectue la synthèse entre théorie et pratique. Un manuel est révélateur des présupposés théoriques de son auteur, de sa conception de la traduction, en même temps qu'il est un champ d'application de certaines techniques d'enseignement. Tout comme la salle de classe, c'est un excellent laboratoire de

recherche appliquée. L'examen minutieux de ces manuels soumis à un ensemble de critères m'a permis d'établir une classification comportant sept catégories¹⁰ (Delisle 1992 :17-47).

L'analyse de ces manuels a permis de constater l'absence d'un métalangage commun pour décrire et analyser les phénomènes de la traduction. Dans mon enseignement, j'ai toujours attaché beaucoup d'importance à la terminologie servant à tenir un discours sur la traduction et sa pratique, qu'il s'agisse des cours de traduction ou des séminaires de pédagogie ou d'histoire de la traduction au niveau de la maîtrise. En ce qui concerne les cours pratiques de traduction, je conçois mal que l'on puisse guider efficacement la formation d'un apprenti traducteur sans disposer de bons outils conceptuels, sans un arsenal de termes techniques clairement définis et servant à décrire les faits de langue, le processus cognitif de la traduction, les procédés de transfert interlinguistique, ou encore le résultat de l'opération. Disposer d'un métalangage précis m'apparaît comme une condition *sine qua non* pour rendre compte du caractère spécifique de cette activité complexe et pour donner un bon enseignement de niveau universitaire. Convaincu que cette exigence était partagée par tous, j'ai néanmoins voulu vérifier mon hypothèse et ce qu'il en était dans les faits. J'ai cherché à savoir quel discours tient le professeur dans sa salle de classe. Quelle terminologie il utilise pour analyser et décrire les phénomènes de la traduction. La terminologie qu'il emploie n'est pas étrangère à sa conception de la traduction et peut même déterminer sa façon d'enseigner. Traduire pour apprendre les langues et traduire pour devenir traducteur professionnel est-il le même exercice? On se plaît à répéter que ces deux formations sont distinctes et n'ont pas la même finalité. Commandent-elles alors un métalangage différent? Telles sont les questions auxquelles j'ai cherché à donner une réponse.

Pour ce faire, j'ai analysé le contenu des manuels. J'ai mis à jour la liste établie en 1992, et mon corpus est passé de 50 à 88 titres, dont 25 ont été publiés au Canada (Delisle 1997a : 185-242). Sans entrer dans les détails, disons que cette recherche m'a permis de constater que, sur 88 manuels, une quinzaine seulement renferment un glossaire, que ces glossaires

comptent au total 1419 termes correspondant à 838 notions, que 38 de ces notions seulement figurent dans cinq glossaires ou plus et que 23 de ces 38 notions sont définies dans la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Très peu d'auteurs de manuels de traduction font de l'assimilation d'un métalangage une de leurs préoccupations pédagogiques. Nous sommes manifestement en présence d'une terminologie «jeune» et «éclatée», d'une terminologie «en voie de constitution» qui cherche ses mots pour appréhender son objet d'étude : l'enseignement pratique de la traduction.

Ma collègue Hannelore Lee-Jahnke, de l'Université de Genève, et moi-même avons donc décidé de constituer un groupe de travail interuniversitaire afin d'établir le vocabulaire de base de cet enseignement. Ce groupe se composait d'une vingtaine de professeurs de traduction et de terminologues de huit pays¹¹.

Nous avons retenu environ deux cents notions utiles en enseignement de la traduction et proposé une définition française, anglaise, espagnole et allemande pour chacune d'elles. Le document de travail initial se composait de 142 notions provenant du glossaire de la première édition de *La Traduction raisonnée*. Le choix final des notions s'est fait sur la base de l'expérience des professeurs et sur les habitudes dénominatives qui nous ont semblé exister dans le domaine. Ce travail collectif est un premier pas vers l'uniformisation souhaitable de cette terminologie. Le but visé n'était pas de couvrir l'ensemble du vocabulaire de la *traductologie*, mais de présenter de façon claire et didactique les notions les plus utiles en enseignement *pratique* de la traduction.

Ce projet terminologique qui s'est étalé sur deux ans et a nécessité de nombreuses réunions sur deux continents a abouti à la publication par John Benjamins d'un ouvrage quadrilingue dont le titre est *Terminologie de la traduction / Translation Terminology / Terminología de la traducción / Terminologie der Übersetzung*. Voici deux entrées types :

aide à la traduction, n. f.

Outil informatique qui sert à accomplir une tâche liée à l'activité de <traduction>.

Note 1. – Les logiciels de <traduction assistée par ordinateur>, les bi-textes (logiciels présentant le <texte de départ> et le <texte d'arrivée> en regard sur deux colonnes), les concordanciers (logiciels de recherche de mots ou d'expressions dans un corpus unilingue ou bilingue), les dictionnaires informatisés et banques de terminologie ainsi que les mémoires de traduction (logiciels de stockage et de rappel automatique de texte) sont des aides à la traduction.

Note 2. – S'emploie souvent au pluriel.

Note 3. – En plus des aides à la traduction, le traducteur dispose d'outils de bureautique tels que les compte-mots, les conjugueurs, les correcteurs orthographiques et grammaticaux, et les logiciels de traitement de texte.

☞ **documentation, terminotique, traduction assistée par ordinateur, traduction automatique, traductique**

en : *translation tool*

es : *herramienta para la traducción*

de : *Übersetzungshilfe*

recatégorisation

1. <Procédé de traduction> qui consiste à établir une <équivalence> par un changement de catégorie grammaticale.

Ex. – 1. *Three ways to make life easier.* ⇒ Trois façons de se simplifier la vie. || 2. *Keep refrigerated.* ⇒ Garder au réfrigérateur. || 3. (correspondance) *From* ⇒ Expéditeur; *To* ⇒ Destinataire || 4. *For patrons only* ⇒ Réservé aux clients

Note – Le terme *transposition*, applicable à trop de procédés de traduction, n'a pas été retenu dans ce sens.

2. Résultat de l'application de ce procédé.

☞ **modulation, nominalisation, structure résultative**

en : *recategorization*

es : *recategorización*

de : *Umformulierung*

À ce jour, *Terminologie de la traduction* est paru en versions arabe, finnoise, italienne et néerlandaise. Des traductions-adaptations dans d'autres langues sont en préparation, dont le chinois, le coréen, le japonais, le polonais et le russe.

Conclusion

Voilà rapidement esquissée une rétrospective de l'enseignement de la traduction professionnelle au Canada, dont les origines remontent à 1936. Force est de constater que

le bilan est plutôt positif et que les progrès ont été constants depuis l'attribution du premier certificat de traduction (1937) jusqu'à la création du tout premier doctorat en traductologie soixante ans plus tard (1997). Au fil des années, les innovations pédagogiques se sont multipliées afin d'améliorer les moyens d'enseignement et de mieux adapter les programmes aux besoins des étudiants et du marché. Faute d'espace, il n'a pas été possible de les mentionner toutes ici.

Sur le plan de la recherche de fond en didactique de la traduction, il est permis d'espérer que, grâce à la création des deux doctorats en traductologie, les projets se multiplieront dans ce champ d'études. Il y a encore beaucoup à dire, par exemple, sur le dosage théorie/pratique à respecter dans les séminaires de traduction, sur le contenu des cours de théorie (Mossop 1994), sur les orientations méthodologiques à privilégier ou sur l'organisation de l'enseignement en salle de classe. Est-ce vraiment *enseigner* la traduction que de passer deux ou trois heures à traduire en groupe de 15, 20, 30 voire 100 un texte de 200 mots? Beaucoup à dire aussi sur la nature, la fréquence et la pertinence des exercices donnés en classe et hors de la classe; sur la gradation des difficultés, sur l'accroissement des exigences à l'égard des performances, sur le choix des textes, sur l'intégration des aides informatisées à la traduction dans les cours pratiques de traduction; beaucoup à dire, enfin, sur tous les aspects docimologiques. Évalue-t-on l'*aptitude* à traduire de la même manière que la *compétence* à traduire? Tous ces sujets de recherche méritent qu'on s'y attarde si l'on veut améliorer la qualité des programmes de formation, les enseignements et les manuels, et ainsi faire progresser la pédagogie de la traduction dans son ensemble.

JEAN DELISLE

Directeur

École de traduction et d'interprétation

Université d'Ottawa

Notes

1. Cet article est le texte remanié et mis à jour en juin 2003 d'une conférence prononcée le 18 mars 1998 à l'École de traduction du Collège Glendon (Université York, Toronto).

L'ENSEIGNEMENT DE LA TRADUCTION AU CANADA : RÉTROSPECTIVE ET BILAN

2. Sur les 157 membres, seize chercheurs effectuent des recherches en vue d'améliorer l'enseignement de la traduction, soit 10,2 %.
3. Voici quelques chiffres concernant le contenu de Didak : Thèses, livres et texte (850); Traduction (80); Portraits (120); Citations (1910); Notices biographiques (410); Répertoires de traducteurs (8330 noms); Bibliographies (2520 titres); Anecdotes sur la traduction (37); Diaporamas (18); Photos (1250); Présentations PowerPoint (17); Notions d'histoire (160 termes); Glossaire général (300 termes); Tests interactifs (250 questions). Ces statistiques datent de juin 2003.
4. J'ai relaté les débuts de l'enseignement de la traduction au pays et à l'Université d'Ottawa dans un article publié à l'occasion du dixième anniversaire de fondation de l'École de traducteurs et d'interprètes (Delisle 1981a : 7-19) qui a pris le nom d'École de traduction et d'interprétation en 1989.
5. J'ai constaté le même phénomène au Québec en rédigeant *Les Alchimistes des langues*, publié en 1990 à l'occasion du cinquantenaire de la Société des traducteurs du Québec, aujourd'hui l'OTTIAQ.
6. Cet article constitue le Prologue du Livre du maître accompagnant la deuxième édition de *La Traduction raisonnée* (2003).
7. Source : www.etudesup.uottawa.ca/programmes/doctorats/traduction_interpretation/reenseignements_generaux.html
8. En fait, cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, un manuel bien qu'il soit utilisé par certains professeurs dans les cours d'histoire de la traduction.. Il aurait normalement dû figurer dans la collection «Regards sur la traduction / Perspectives on Translation», si cette collection avait existé au moment de sa publication.
9. Pour obtenir plus d'information sur ces trois collections, on peut consulter les sites suivants : <http://aix1.uottawa.ca/~jdelisle/index.htm> et <http://www.uopress.uottawa.ca>.
10. Ces catégories sont : 1. Les notes d'un traducteur de métier; 2. Les recueils de textes (annotés ou non); 3. La révision didactique; 4. La démarche comparative; 5. L'approche linguistique; 6. Les fiches de travail et cahiers d'exercices; 7. L'enseignement par objectifs d'apprentissage
11. Allemagne, Canada, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Suisse et Venezuela

RÉFÉRENCES

- AUBIN, Marie-Christine (1998), «Internet pour enseigner la traduction?», dans J. Delisle et H. Lee-Jahnke (dir.), *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Regards sur la traduction», p. 141-151.
- BAKER, Mona (dir.) (1998), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Londres et New York, Routledge, xix-654 p.
- BALLARD, Michel (1987), *La Traduction de l'anglais au français*, Paris, Nathan, 268 p.
- BALLARD, Michel *et al.* (1988), *Manuel de version anglaise*, Paris, Nathan, 175 p.
- BALLARD, Michel (1992), *Le Commentaire de traduction anglaise*, Paris, Nathan, 127 p.
- BÉDARD, Claude (1986), *La Traduction technique. Principes et pratique*, Montréal, Linguatex, 254 p.
- Bibliographie du traducteur / Translator's Bibliography* (1987), collectif de l'École de traducteurs et d'interprètes, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 332 p.
- CHUQUET, Hélène (1990), *Pratique de la traduction, anglais-français*, Paris, Ophrys, 170 p.
- CHUQUET, Hélène et Michel PAILLARD (1987), *Approche linguistique des problèmes de traduction*, Paris, Ophrys, 451 p.
- DARBELNET, Jean (1966), «Réflexions sur la formation générale du traducteur», dans *Meta*, vol. 11, n° 4, p. 155-160.
- DARBELNET, Jean (1969), «La traduction raisonnée», dans *Meta*, vol. 14, n° 3, p. 135-140.
- DARBELNET, Jean (1981), «Trois approches de la formation du traducteur», dans A. Kopczyński *et al.* (dir.) (1984), *La Mission du traducteur aujourd'hui et demain*, actes du IX^e congrès mondial de la FIT, Varsovie, Interpres, p. 264-266.
- DARBELNET, Jean (1984), «De la conception à l'enseignement de la traduction», dans A. Thomas et J. Flamand (dir.), *La Traduction : l'universitaire et le praticien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, p. 271-275.

- DAVIAULT, Pierre (1936-1937), *Cours de traduction*, manuscrit inédit déposé à l'École de traduction et d'interprétation, Ottawa, Université d'Ottawa, n. p.
- DELISLE, Jean (1979), «Une discipline en quête d'une méthodologie», dans *L'Antenne*, vol. 10, n° 6, p. 2-3.
- DELISLE, Jean (1981a), «Historique de l'enseignement de la traduction à l'Université d'Ottawa», dans J. Delisle (dir.) (1981b), *L'Enseignement de la traduction et de l'interprétation : de la théorie à la pédagogie*, coll. «Cahiers de traductologie», n° 4, p. 7-19.
- DELISLE, Jean (dir.) (1981b), *L'Enseignement de la traduction et de l'interprétation : de la théorie à la pédagogie*, coll. «Cahiers de traductologie», n° 4, 296 p.
- DELISLE, Jean (1984), «Plaidoyer en faveur du renouveau de l'enseignement pratique de la traduction professionnelle» dans A. Thomas et J. Flamand (dir.), *La Traduction : l'universitaire et le praticien*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, p. 291-296.
- DELISLE, Jean (1987a), *La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 436 p.
- DELISLE, Jean (1987b), «L'initiation à la traduction économique», dans *Meta*, vol. 33, n° 2, p. 204-215.
- DELISLE, Jean (1990a), *Les Alchimistes des langues – La Société des traducteurs du Québec (1940-1990)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 446 p.
- DELISLE, Jean (1990b), *The Language Alchemists – La Société des traducteurs du Québec (1940-1990)*, Ottawa, University of Ottawa Press, 422 p.
- DELISLE, Jean (1992), «Les manuels de traduction : essai de classification», dans *TTR*, vol. 5, n° 1, p. 17-47.
- DELISLE, Jean (1996), «Couvrez ce “comparatisme” que je ne saurais voir», dans *Circuit*, n° 50, p. 31-33.
- DELISLE, Jean (1997a), «Le métalangage de l'enseignement de la traduction d'après les manuels», dans J. Delisle et H. Lee-Jahnke (dir.) *Enseignement de la traduction et*

- traduction dans l'enseignement*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Regards sur la traduction», p. 185-242.
- DELISLE, Jean (1998), «Définition, rédaction et utilité des objectifs d'apprentissage en enseignement de la traduction», dans I. G. Izquierdo et J. Verdegal (dir.), *Los estudios de traducción: un reto didáctico*, coll. «Estudis sobre la traducción», Castelló, Espagne, n° 5, Universitat Jaume I, p. 13-43.
- DELISLE, Jean (2003a), *La Traduction raisonnée*, 2^e éd. (1^{re} éd. 1993), Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Pédagogie de la traduction», 484 p.
- DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2003b), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa. Distribution : jdelisle@uottawa.ca
- DELISLE, Jean et Hannelore LEE-JAHNKE (dir.) (1998), *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Regards sur la traduction», 242 p.
- DEMANUELLI, Jean et Claude DEMANUELLI (1990), *Lire et traduire*, Paris, Masson, 241 p.
- DEMANUELLI, Jean et Claude DEMANUELLI (1995), *La Traduction : mode d'emploi. Glossaire analytique*, Paris, Masson, coll. «Langue et civilisation anglo-américaine», 190 p.
- «L'enseignement de la traduction au Canada / Teaching Translation in Canada», numéro spécial de la revue *Meta*, vol. 33, n° 2, juin 1988.
- GUIVARC'H, Paule et Catherine FABRE (1989), *A Companion to Economic Translation*, Paris, Masson, 256 p.
- HATIM, Basil et Ian MASON (1990), *Discourse and the Translator*, Londres / New York, Longman, xiv-258 p.
- HORGUELIN, Paul A. et Louise BRUNETTE (1998), *Pratique de la révision*, 3^e éd. revue et augmentée, Brossard, Linguattech éditeur, 263 p.

- LAROSE, Robert (1994), [Compte rendu de *La Traduction raisonnée*], dans *Target*, vol. 6, n° 2, p. 249-252.
- LEDERER, Marianne (1994), *La Traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, coll. «F/Références», 224 p.
- MOSSOP, Brian (1994), «Goals and methods for a Course in Translation Theory», dans M. Snell-Hornby, F. Pöchhacker et K. Kaindl (dir.), *Translation Studies. An Interdiscipline*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing, p. 401-409.
- NEWMARK, Peter (1988), *A Textbook of Translation*, New York, Prentice-Hall, xii-292 p.
- NIDA, Eugene A. et Charles R. TABER (1969), *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, E. J. Brill, viii-220 p.
- «La pédagogie de la traduction : questions actuelles», numéro spécial de la revue *TTR*, vol. 5, n° 1, 1992.
- SHUTTLEWORTH, Mark et Moira COWIE (1997), *Dictionary of Translation Studies*, Manchester (UK), St. Jerome Publishing, xvii-233 p.
- THOMAS, Arlette et Jacques FLAMAND (dir.) (1984), *La Traduction : l'universitaire et le praticien*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, 427 p.
- VAN HOOFF, Henri (1986), *Précis pratique de traduction médicale*, Paris, Maloine, 309 p.
- VINAY, Jean-Paul (1957), «Peut-on enseigner la traduction?», dans *Journal des traducteurs*, vol. 2, n° 4, p. 141-148.
- VINAY, Jean-Paul (1975a), «Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans», dans *Meta*, vol. 20, n° 1, p. 7-27.
- VINAY, Jean-Paul (1975b), «The Theory of Translation: Myth or Reality?», dans M. S. Batts (dir.), *Translation and Interpretation: The Multi-Cultural Context. A Symposium*, Vancouver, CAUTG, p. 35-45.
- VINAY, Jean-Paul (1981), «Préface» de l'*Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*, de Paul A. Horguelin, Montréal, Linguatex, p. 9-11.

- VINAY, Jean-Paul (1991), «Translation in Theory and Practice», dans M. L. Larson (dir.), *Translation: Theory and Practice. Tension and Interdependence*, ATA Scholarly Monograph Series, vol. V, New York, State University of New York at Binghamton, p. 157-171.
- VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier / Montréal, Beauchemin, 331 p.
- VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET (1995), *Comparative Stylistics of French and English*, traduit par J. C. Sager et M.-J. Hamel, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, xx-358 p.
- VITALE, Geoffrey *et al.* (1978), *Guide de la traduction appliquée. Tome 1 – Version*, Paris, Librairie Vuibert / Montréal, Presses de l'Université du Québec, xvi-397 p.
- VITALE, Geoffrey *et al.* (1980), *Guide de la traduction appliquée. Tome 2 – Thème*, Québec, Presses de l'Université du Québec, xvii-439 p.
- VRECK, Françoise (1992), *A B C de la version anglaise*, Paris, Longman France, coll. «Longman Université», 252 p.
-